



Campus

Les étudiants redoutent une dévalorisation des diplômes

PAGE 21

CAMPUS

Pour les étudiants, la peur d'un diplôme dévalorisé

Examens, soutenances... ces rites de passage de la vie universitaire ont été perturbés et modifiés par le Covid

Au terme d'une année universitaire chaotique, les examens, partiels et soutenances, étapes incontournables et rites de passage de la vie étudiante, ont été transformés. Modes d'évaluation revisités, développement des questionnaires à choix multiples (QCM), soutenances en visioconférence, épreuves adaptées à des cours suivis presque intégralement en ligne... Toutes disciplines confondues, 40% des examens ont ainsi été organisés «à distance» au premier semestre, selon les estimations de Conférence des présidents d'université (CPU). Une petite révolution.

Pour certains étudiants, ces examens à distance ont été source d'inquiétude quant à la valeur de leur diplôme. «L'examen génère des affects et des attentes. Avec la crise, ils ont été lissés, vidés de leur contenu émotionnel», dit Cécile Van de Velde, sociologue de l'éducation à l'université de Montréal. Lily Didier, 18 ans, en première année de droit à Albi (Tarn), avait déjà des doutes sur la reconnaissance de son bac, obtenu en 2020. Cette année, ses premiers examens de fin de semestre se sont déroulés sur la plate-forme académique Moodle. «En droit constitutionnel, l'épreuve de dissertation a duré une heure et demie au lieu de trois heures, il fallait rédiger une introduction, faire un plan et mettre des tirets à la place de paragraphes rédigés», explique-t-elle. L'étudiante garde l'impression «de ne jamais avoir bien abouti [s]on travail, de ne pas avoir rendu ce dont [elle était] capable». Elle a validé son année avec 10,7 de moyenne, sans avoir rédigé une dissertation de droit dans les règles de l'art. «J'ai peur

d'arriver sur le marché du travail avec un bac et des études de droit moins valorisés que les générations précédentes», dit-elle.

Une année «inaboutie»

Ce sentiment de perte de valeur a été documenté par trois chercheurs en sociologie de l'université de Pau, dans une enquête publiée le 5 mai («La pandémie de Covid-19: une crise sanitaire révélatrice de la diversité des conditions de vie étudiantes»). Ils notent que «plusieurs étudiants dressent un bilan particulièrement amer de leur année universitaire, qu'ils qualifient fréquemment d'inaboutie ou de projet inachevé». Cette impression est liée «en grande partie à l'absence de certains rituels étudiants: temps consacrés aux collègues étudiants, soirées, passage des examens». La question de la valeur des études ou du diplôme «semble jouer un rôle important dans les inquiétudes des répondants», relèvent les chercheurs. «Dans une société fondée sur les hiérarchies scolaires pour justifier les inégalités salariales et d'accès au marché de l'emploi, la crise [due au] Covid n'a fait qu'exacerber cette inquiétude sur la valeur des diplômes», analyse Annabelle Allouch, maîtresse de conférences en sociologie à l'université de Picardie-Jules-Verne et autrice de *La Société du concours* (Seuil, 2017).

Dans les grandes écoles, qui sélectionnent à l'entrée par un concours, la question de la valeur des examens s'avère moins problématique. A Mines ParisTech, 98% d'une promotion sort avec son diplôme d'ingénieur. «En revanche, la crise nous a forcés à déployer l'évaluation sur projet, qui vient compléter ou se subs-

tituer à l'examen, et développer les QCM», explique Matthieu Mazzière, le directeur des études du cycle ingénieurs civils. L'école a organisé 90% de ses examens en présentiel depuis septembre 2020. Pour les 10% qui ont eu lieu à distance, «les résultats se situent sensiblement sur la même courbe que les années précédentes: il y a une tête de promo, un ventre mou et ceux qui sont en difficulté», indique le directeur des études. Si triche il y a eu, elle n'a pas été massive, selon lui.

Dans les disciplines de sciences humaines et sociales, le QCM a mauvaise presse et inquiète certains enseignants. «C'est le produit d'une moindre exigence», estime Eric Berr, maître de conférences en économie à l'université de Bordeaux. «Notre mission, à l'université, est d'éveiller la réflexion critique de nos étudiants, leur apprendre à problématiser, et surtout à écrire», souligne l'enseignant. Cette année, il a vu à regret la généralisation et l'amplification de ce mode d'évaluation en économie, qui se prête bien aux mathématiques ou aux statistiques, mais n'égalera jamais la dissertation ou le problème.

L'année universitaire, fragmentée entre présentiel et distanciel, a également fait surgir la question de «l'égalité devant l'examen».

Comment tenir compte des difficultés matérielles de certains étudiants qui n'ont ni ordinateur ni connexion Internet dans l'organisation des épreuves à distance? Eric Berr cite l'exemple de l'un d'eux, qui rédigeait à la main son épreuve avant de la photographier avec son téléphone portable et de la lui envoyer. Pour garantir l'éga-





lité, le meilleur système reste celui de « l'évaluation en présence ». *« L'épreuve en temps réel met en principe tout le monde à égalité, et permet aux étudiants de mobiliser leurs connaissances, de gérer leurs stress. Cela fait partie de leur apprentissage »*, estime Guillaume Mazeau, maître de conférences en histoire à Paris-I. En l'absence de consensus au sein des universités, et parfois, au sein même des départements, des modalités d'évaluation différentes ont été testées pour atténuer ces inégalités, comme l'examen « inversé », qui consiste à donner le sujet quelques jours avant l'épreuve, pour permettre à l'étudiant de faire des recherches pour le jour J.

La crise a aussi bouleversé un autre rituel « sacré » : la soutenance de thèse, un cérémonial presque liturgique. Le sociologue américain Everett Hughes (1897-1983) écrivait en 1976 que ce moment incarne dans la vie d'un étudiant un rite « *de transition au cours duquel un individu passe de chercheur apprenti à celui de collègue à part entière* ». De nombreux doctorants ont dû y renoncer pour passer une soutenance virtuelle.

Soutenance sans « sacralité »

Aude-Marie Lalanne Berdouticq, docteure en histoire, spécialiste de la première guerre mondiale, a soutenu sa thèse derrière son écran, en décembre 2020, après sept années intenses de recherche. *« J'avais toujours imaginé ce moment comme public, ouvert à tous... J'avais assisté à plusieurs soutenances et ressenti la sacralité de cet instant. »* Sur le fond, l'historienne ne s'est pas sentie déstabilisée : les échanges avec le jury ont été bienveillants. Mais ce qui a manqué, c'est la convivialité qui suit l'événement : le pot de thèse, moment symbolique où se rencontrent pour la première fois les différents mondes du doctorant : chercheurs, amis, membres du jury.

Toutefois, même si les examens

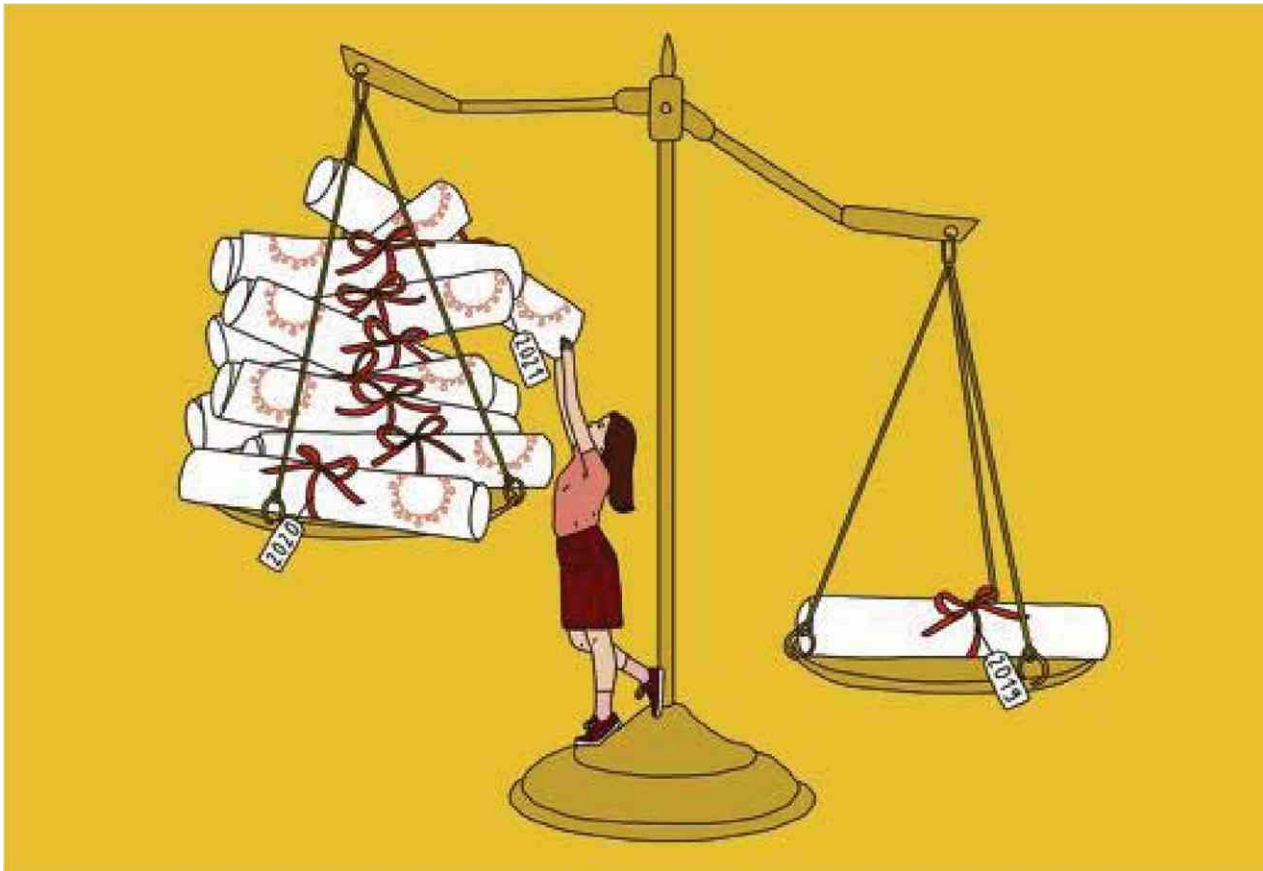
universitaires ont été bouleversés, Daniel Pélissier, maître de conférences en gestion à Toulouse-I-Capitole, pense que la « *génération Covid* » ne doit pas s'inquiéter. *« La valeur d'un diplôme reste subjective. Le Covid ne concerne que deux années, à l'échelle d'un master et même d'une vie entière d'élève, cela permet de relativiser »*, indique ce spécialiste des questions de recrutement. Il observe que les étudiants qui obtiendront leur diplôme seront forts de compétences acquises dans la douleur : l'autonomie, l'adaptation, la motivation, la gestion de l'incertitude. ■

MARINE MILLER

**« L'épreuve
 en temps réel
 met en principe
 tout le monde à
 égalité, et permet
 de mobiliser les
 connaissances,
 de gérer
 le stress »**

GUILLAUME MAZEAU
 maître de conférences
 en histoire à Paris-I





ANNA WANDA GOGUSEY

